

V ème dimanche après la Pentecôte

Il était une fois un philosophe, sage et bon, quoique païen, qui, s'étant égaré dans les couloirs de l'espace et du temps, se retrouva à Jérusalem au temps des Apôtres. L'esprit en éveil et intellectuellement curieux, il voulut savoir ce que professaient ces gentils et zélés barbus, désireux de connaître de quels enseignements ils nourrissaient le peuple. Tendait l'oreille, il entendit saint Pierre déclarait que, pour avoir une vie heureuse, il convenait de maîtriser sa langue. Le philosophe ne put qu'acquiescer : la quête du bonheur est, en effet, d'après le sage, de toutes les choses de la vie la plus désirable et la tempérance des paroles est, assurément, une qualité de l'homme vertueux. L'Apôtre poursuivit ensuite en enseignant que la paix viendrait récompenser une honnête vie ; notre auditeur s'en réjouit, reconnaissant là une leçon couramment donnée dans les écoles de philosophies ; l'entendant enfin louer la vertu de force, nécessaire à la vie sainte, le philosophe païen applaudit des deux mains : « Bravo ! Nos maîtres n'auraient pas mieux dit, eux qui professent qu'une bonne vie passe par la maîtrise des grandes vertus : justice et prudence, force et tempérance. »

Toutefois...toutefois, son sang se glaça tout à coup lorsque notre bon philosophe entendit saint Pierre évoquer – ô folie, ô scandale – le pardon des offenses. Comment ! S'insurgea notre sage païen, comment cet homme, jusqu'à présent plein de bon sens, peut-il enseigner pareille ineptie ? Que fait-il donc de cette belle vertu de force dont il louait les mérites à l'instant même ? Ne sait-il donc pas que ce pardon qu'il prêche est le propre des faibles et des lâches ? N'a-t-il pas mesuré combien sa doctrine - selon laquelle il faudrait répondre au mal par le bien - va à l'encontre de la splendide vertu de justice qui demande à ce qu'on « rende à chacun ce qui lui est dû »...et donc au malfaiteur le châtement et non la miséricorde ? Effrayé, scandalisé, courroucé, notre bon philosophe – qui ne l'était pas tant que cela – prit ses jambes à son cou, s'engouffra à toute vitesse dans les couloirs de l'espace et du temps pour regagner sans demander son reste les agréables portiques ombragés de la belle Athènes, la sage cité des philosophes.

...Il en va de ce philosophe comme de chacun d'entre nous : notre tête a bien du mal à accepter le pardon inconditionnel des offenses – se réconcilier non seulement avec ceux que nous aimons mais aussi avec ceux que nous détestons, non

seulement avec ceux qui nous ont égratignés mais aussi avec ceux qui nous ont grièvement, lourdement, salement blessés. Soyons clairs : si nous nous plaçons sur le terrain du seul raisonnement, les adversaires du pardon l'emporteront toujours ! Si vous voulez argumenter contre saint Pierre, je ne doute pas que vous ayez le dessus et que vous lui présentiez foule de motifs destinés à montrer combien cette doctrine du pardon et de la miséricorde est déraisonnable et – osons le dire – inhumaine ! Elle n'est pas juste, Monsieur l'Abbé, car elle laisse sans réponse l'offense qui m'a blessé ; elle n'est pas sage car elle laisse impunément courir le malfaiteur qui, de ce fait, ne s'amendera pas puisqu'il n'a pas été corrigé ; elle n'est pas charitable, enfin, car laissant le méchant sans châtement, elle expose d'autres innocents à être victimes de ces méfaits. Vous le voyez, les arguments apparemment décisifs ne manquent pas.

C'est pourquoi je vous répondrai simplement : la miséricorde ne se réfléchit pas : elle s'embrasse. Si nous voulons vraiment pardonner en profondeur – et je ne doute pas que vous vouliez cette paix qui viendra d'un pardon irrévocablement donné – il ne nous faut pas discuter mais embrasser ce pardon en embrassant le Christ qui est la source et l'exemple du Pardon, en embrassant la Croix qui est l'expression et la folie la plus haute du Pardon. Embrasser le pardon, sans discuter, sans argumenter : d'instinct, d'un instinct surnaturel nourri par l'Amour du Christ. Comme un enfant embrasse sa mère, sans se poser de questions. Par pur et simple amour. C'est souvent la seule manière pour nous d'entrer dans la grande geste du pardon. Sinon nous aurons toujours un motif, une raison, parfois un prétexte de retenir ce qui est avant tout un geste divin, plus qu'une initiative humaine et humainement raisonnable.

Chers Amis, je le disais le 28 mai aux pèlerins de la Miséricorde réunis à la Cathédrale, je vous le redis aujourd'hui à tous : nous avons tous – ou nous aurons tous - dans notre vie quelqu'un à qui nous n'arrivons pas ou quelqu'un à qui nous ne voulons pas pardonner car il nous a blessés, trahis, salis. Ce peut être un parent, un conjoint, un ami. Cela peut être dans certains cas soi-même (combien de nos contemporains ne parviennent pas à se pardonner ?). Cela peut même être Dieu, à qui l'on en veut de tel ou tel événement, de telle ou telle épreuve, de tel ou tel malheur. En cette année de la Miséricorde, ne retenons pas plus longtemps l'offense apparemment impardonnable ou du moins non encore pardonnée ; que ce 19 juin soit un tournant de votre vie qui vous voit appeler, écrire, rencontrer – ou si cela s'avérait impossible, du moins prier pour celui ou celle qui vous a fait tant de

mal...Enfin, faire miséricorde ! Avec fougue et sans discours, embrassons le pardon pour recevoir la paix !

Abbé Jean-Baptiste Moreau